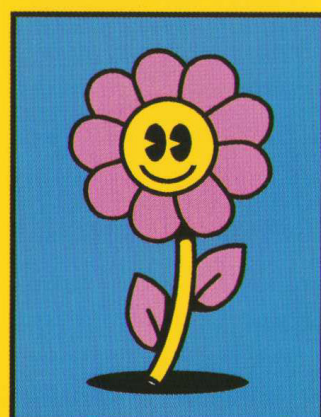


MOURIR
• MIEUX •



COMMENT NOUS RÉCONCILIER AVEC LA MORT



Ces gens sont-ils bien réels ?

Texte

Christelle Granja

Photographies

Ethel Lilienfeld

Visages poupons vissés sur des cous vieillissants, corsages vieillots découvrant une peau à la perfection diaphane : les portraits d'Ethel Lilienfeld dégagent un drôle d'air de famille. Une similarité de papier glacé, quasi surnaturelle. La photographe les a baptisés *Les Acrolithes*, du nom de ces statues dont la tête et les extrémités sont en matériau noble, comme le marbre ou l'albâtre, tandis que le corps est fait d'un matériau plus courant, périssable. Sont-ils séduisants ou inquiétants, ces personnages semblent poser, souvent gauches, face à l'objectif ? Existents-ils vraiment seulement ? « *Je voulais qu'ils soient à la limite entre le réel et le virtuel, entre le vivant et le mort, entre le beau et le repoussant* », explique l'artiste.

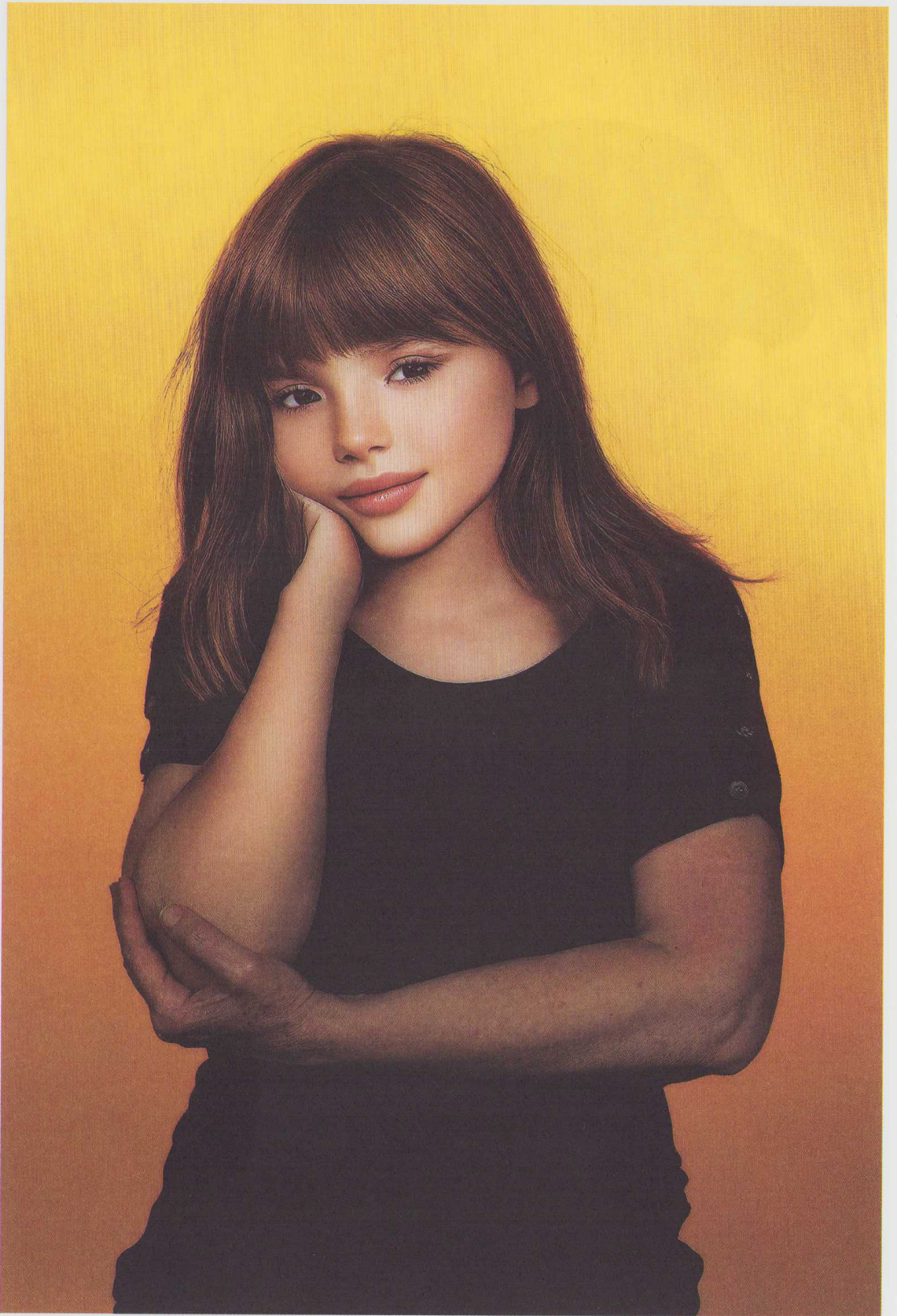
Née en France en 1995, bruxelloise d'adoption, Ethel Lilienfeld interroge dans ses œuvres l'impact grandissant du corps virtuel sur le réel et sur les normes esthétiques. Ses *Acrolithes*, projet soutenu par le centre de production et de formation artistique Le Fresnoy, à Tourcoing, trouvent leur origine dans un fait divers lunaire. En 2019, une *streameuse* chinoise surnommée « Sa Majesté Qiao Biluo » perd son filtre en direct, laissant apparaître durant de longues minutes un visage quinquagénaire très

éloigné de celui de la nymphette idoine que croyaient suivre des milliers d'internautes, de fans et de donateurs – souvent masculins. L'incident aurait pu rester anecdotique. Il a provoqué un déferlement de haine et le bannissement de l'influenceuse de la plateforme qui hébergeait ses vidéos. Au royaume des apparences, on ne se travestit pas impunément. « *J'ai vu dans ce fait divers un conte métaphorique* », résume Ethel Lilienfeld.

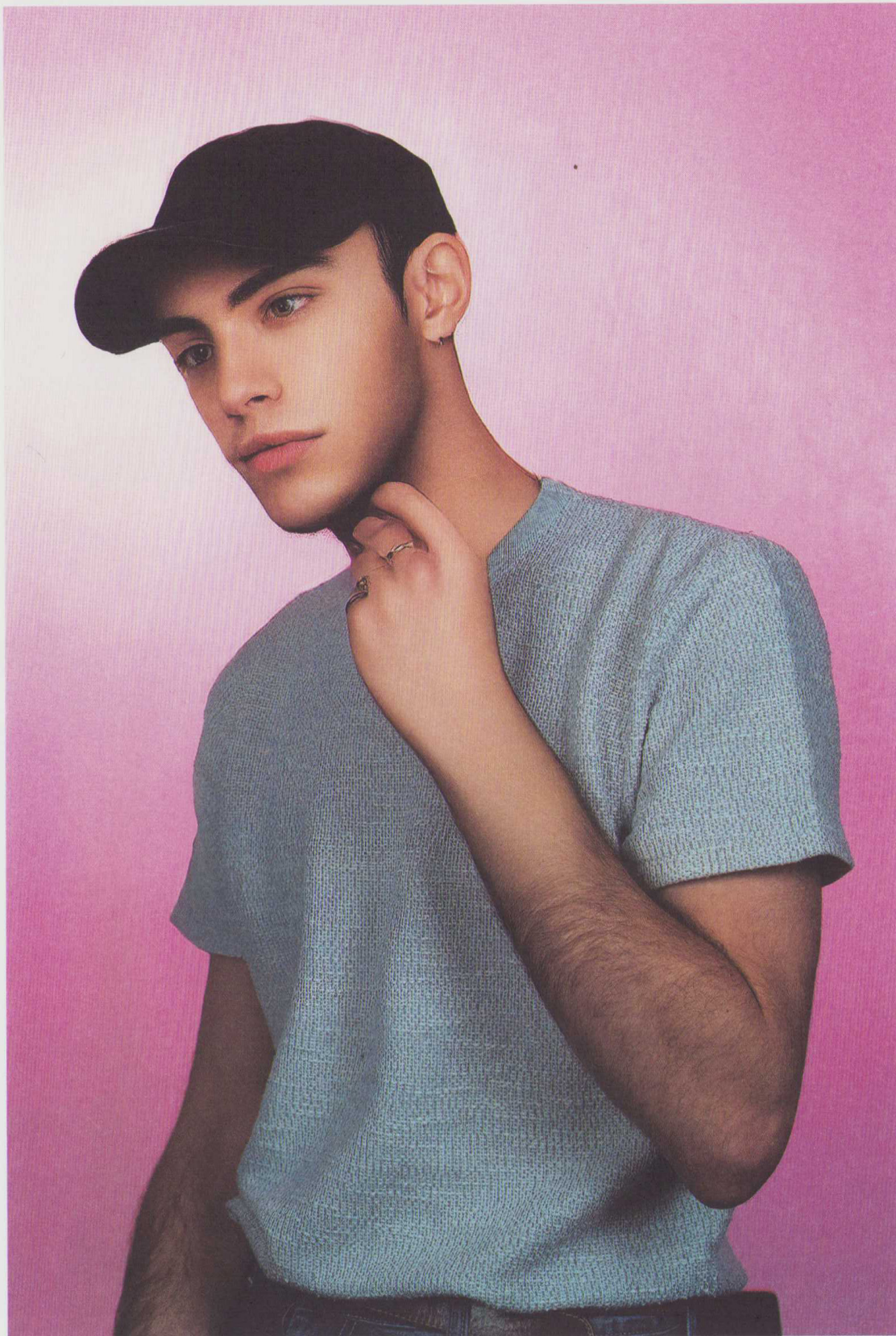
Fontaines de jeunesse japonaises, élixirs de jeunesse des alchimistes, onguent diabolique chez Boulgakov, la fascination pour les « philtres » ne date pas des débuts de TikTok. C'est l'intérêt de ces *Acrolithes* que de le rappeler : en confrontant l'esthétique selfie à un cadrage classique, en figeant le flux perpétuel des réseaux sociaux en une série de douze clichés à l'étrange élégance, Ethel Lilienfeld inscrit les actuelles représentations de soi dans la longue histoire du portrait.



→ En studio, Ethel Lilienfeld a réalisé douze portraits d'hommes et de femmes de chair et d'os – des modèles non professionnels. Elle a ensuite passé les clichés obtenus à la moulinette algorithmique d'une application de selfie destinée à améliorer l'apparence. La peau est lissée, raffermie, les yeux, les cils et la bouche sont augmentés, le nez est rétréci. « *Alors que l'usage de ces filtres se développe, nous nous ressemblons de plus en plus les uns les autres* », observe l'artiste.



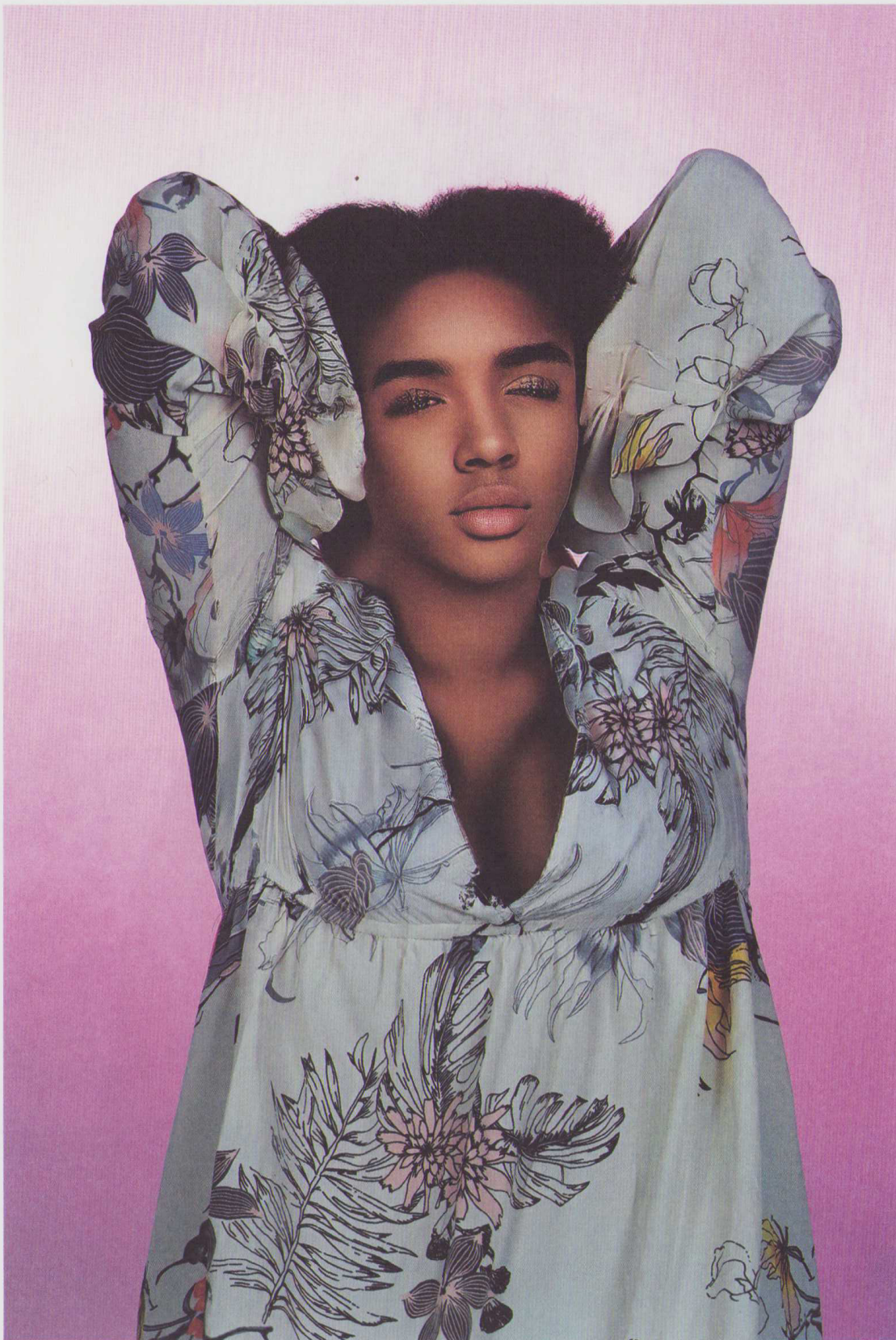
→ Le visage exagérément rajeuni, quasi enfantin, jure ici avec les bras plus âgés et la gestuelle empreinte de maturité du modèle, donnant au portrait une allure chimérique.



➔ *« J'ai choisi une esthétique pop et colorée qui renvoie à l'univers du divertissement, au flot visuel permanent des réseaux sociaux, produisant des images toujours plus catchy, confie Ethel Lilienfeld. L'impact de cette représentation permanente de soi sur notre vie quotidienne nous échappe. »*



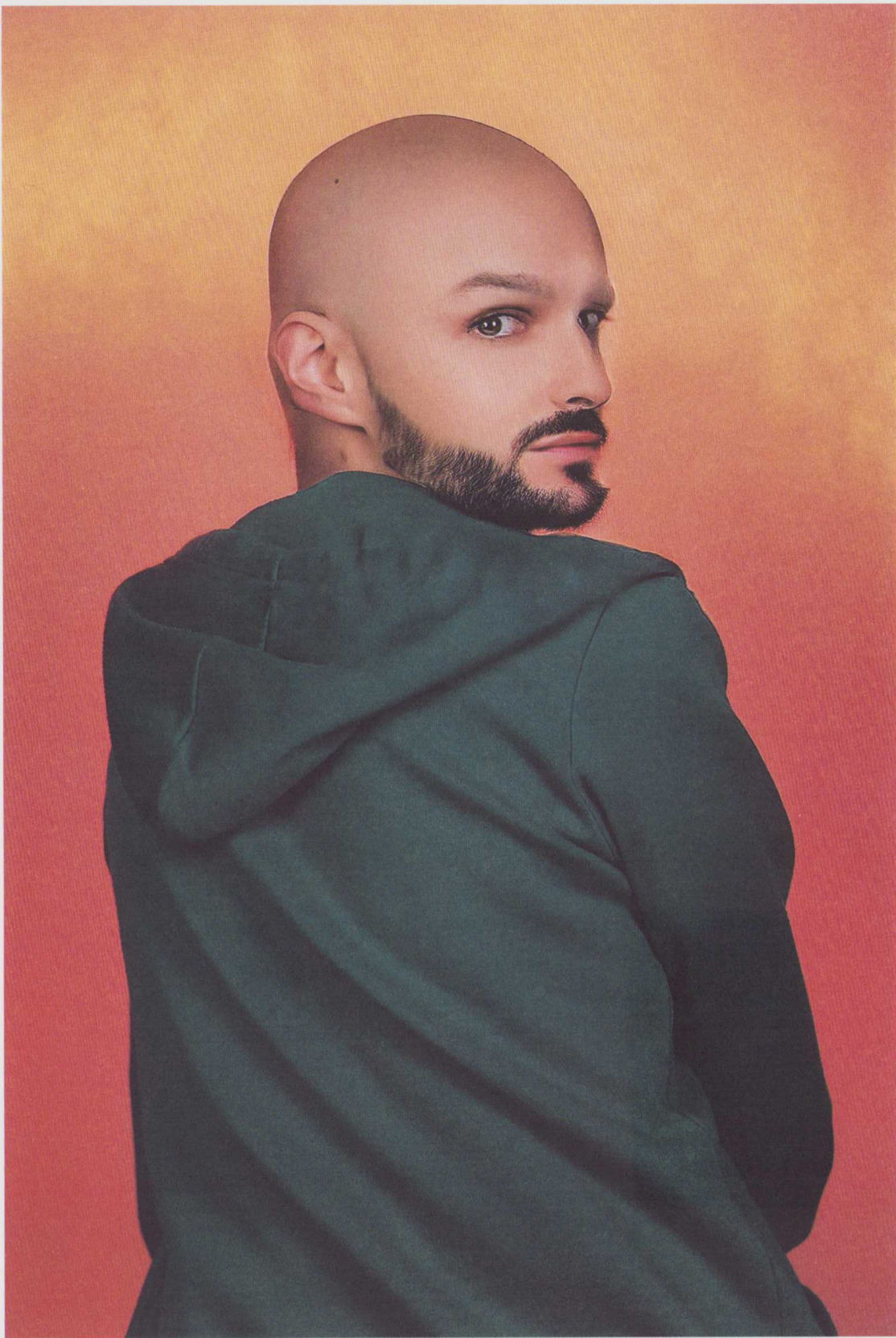
→ Ici, difficile de distinguer le réel de ce qui relève de la modification virtuelle. Sommes-nous face à un avatar 100 % numérique, ou devant la projection distordue d'une personne atteinte de « dysmorphie Snapchat », du nom donné outre-Atlantique au trouble consistant à vouloir ressembler, y compris par la chirurgie, à son visage filtré ?



→ Indolents, les *Acrolithes* ont souvent le regard perdu dans le vide. Rêvent-ils? La mélancolie et la gêne qu'ils dégagent apparaissent comme autant de résistances, involontaires peut-être, à la mise en scène de soi et à l'homogénéisation des filtres.



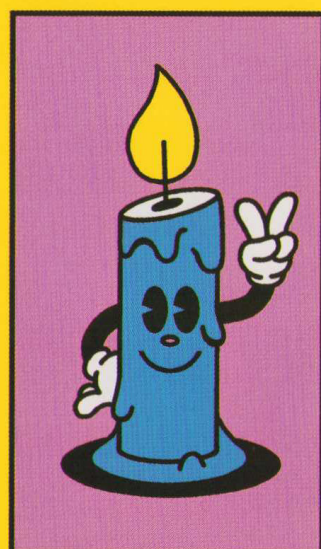
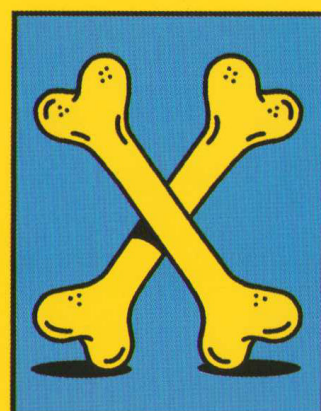
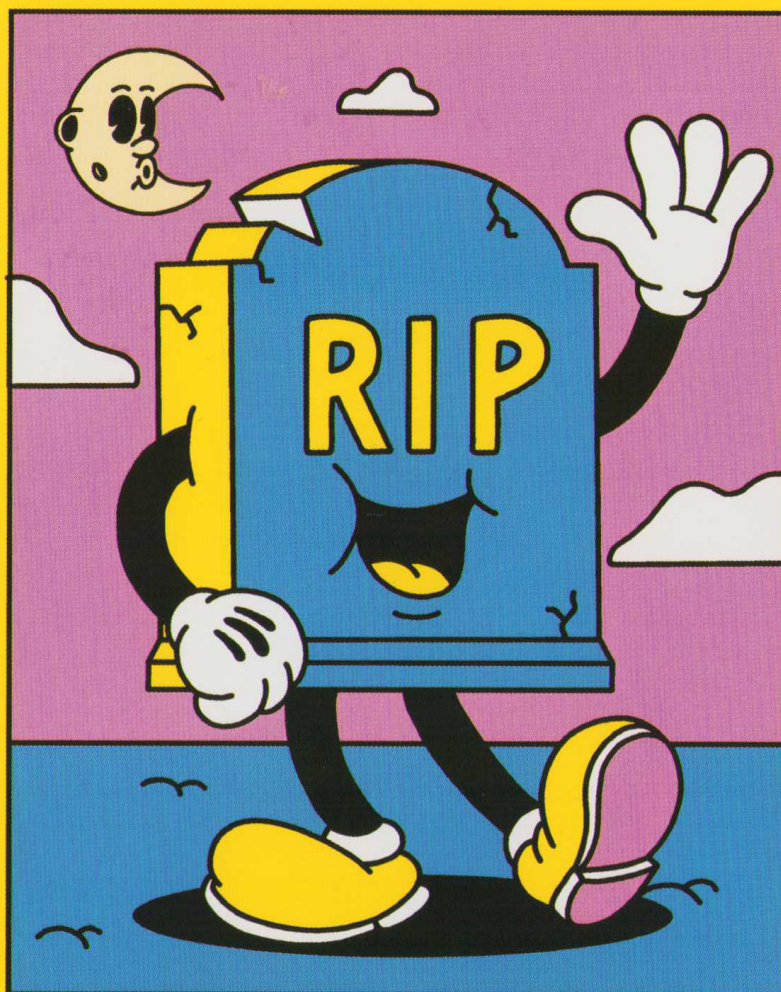
➔ Malgré les retouches visant un certain idéal de beauté, les portraiturés d’Ethel Lilienfeld échappent à la perfection. Et ce sont finalement les fragilités qui affleurent derrière le masque numérique qui les rendent réels, humains, touchants. *« Le selfie, à portée de chacun, permet une certaine maîtrise de son image ; mais face à un objectif, le contrôle nous échappe, nous ne voyons plus ce qui se passe. La maladresse affleure »*, précise la photographe.



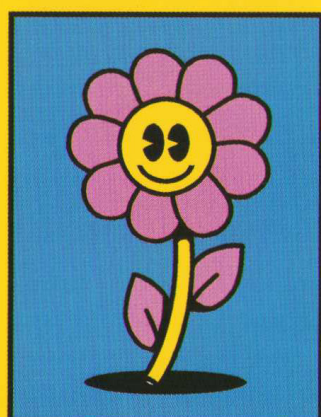
→ La diversité des âges, des sexes, des origines interroge l'universalité de l'usage des filtres d'embellissement, en même temps qu'elle évoque la fluidité des apparences et des identités permises par la virtualité. Le maquillage virtuel brouille les frontières convenues entre masculin et féminin, entre jeunesse et vieillesse.



→ Le corps virtuel est-il émancipateur, ou participe-t-il de l'émergence de nouveaux diktats? Les deux à la fois, semblent répondre les chimères alanguies d'Ethel Lilienfeld. *« Si les filtres donnent accès à une forme de liberté, parce qu'ils permettent de se grimer à l'infini, de s'inventer un double fantasmé, en faire usage revient aussi à se conformer aux standards esthétiques qu'ils définissent. J'y vois une forme de prison. C'est cet entre-deux, ce paradoxe, qui m'intéresse »*, commente l'artiste. ●



MOURIR
• MIEUX •



COMMENT NOUS RÉCONCILIER AVEC LA MORT